

Les Oblats de Marie Immaculée

Après avoir considéré - dans ses grandes lignes - les belles réalisations de l'apostolat de fondation et d'expansion des Oblats de Marie Immaculée pendant le premier demi-siècle de leur existence au Canada, énumération d'œuvres qui a pu paraître fastidieuse à plus d'un lecteur, tournons-nous cette fois-ci du côté de la « petite » histoire de cette congrégation, ou, en d'autres mots, faisons notre profit spirituel de ces récits véridiques tirés des annales oblates. En voici un échantillon extrait de la Petite histoire oblate écrite par le Père André Dorval !

M. l'abbé Roger Guéguen

La Sainte Vierge a tenu sa promesse

Lors de son second voyage au lac Athabasca, en 1848, le Père Alexandre Taché eut le bonheur de baptiser un jeune orphelin Montagnais à qui il donna le nom de Jean. « À partir d'aujourd'hui, lui dit le missionnaire Oblat, la sainte Vierge remplacera ta mère décédée. » « Est-ce vrai ? » demande l'enfant. « Alors que faut-il faire pour lui prouver mon amour ? » « C'est facile, répond le Père, récite ton chapelet tous les jours et quand tu penseras à Marie, dis maman, comme tu le disais à ta mère quand tu étais plus jeune. Fais cela, mon Jean, et ta mère du ciel sera contente de toi; elle t'aidera dans le besoin, jusqu'à l'heure de ta mort. »

Les années passèrent et Jean demeura fidèle à cette prière. Il avait maintenant quatre-vingts ans. Un jour, il tombe malade pour de bon. Son fils Pierre, bon Catholique lui aussi, s'attriste de ne pouvoir faire venir un prêtre pour assister son Père à ses derniers moments. La mission la plus proche est à 64 km et le missionnaire n'y vient qu'à tous les deux ans. Quelques jours avant Noël, l'état du pauvre homme devient alarmant. « Papa, lui dit Pierre, je crois que vous allez bientôt mourir. » « Non, non, répond faiblement le malade, je ne mourrai pas. » « Mais oui, reprennent ses parents et amis, vous êtes à la veille de la mort; préparez-vous à paraître devant le Bon

Dieu. » « Non, insiste toujours le vieil Amérindien, ne vous inquiétez pas pour moi; je ne mourrai pas, j'en suis sûr. » « Mon Dieu, pourquoi tant d'obstination? Le cher vieux aurait-il perdu la raison? Ô Vierge Marie, ayez pitié de lui, aidez-nous. »

On est maintenant rendu au 24 décembre. Au dehors, la neige tourbillonne. Une tempête fait rage. Soudain, on frappe à la porte de la pauvre cabane. Pierre va ouvrir. Un étranger, transi par le froid, apparaît dans le rayon de la lumière. « Pouvez-vous m'indiquer le chemin pour Fond-du-Lac ? Je me suis égaré dans cette sale tempête. » « Bien sûr, mais entrez d'abord vous réchauffer. » « Merci, fait le visiteur, ce n'est pas de refus; je suis tellement fatigué. » Aussitôt entré, il aperçoit le malade, étendu sur son grabat dans un coin de la pièce. D'un rapide coup d'œil, il se rend bien compte que le vieillard est à l'agonie. S'approchant alors du moribond, il lui suggère avec douceur : « Mon bon ami, la mort semble toute proche; vous devez vous préparer à mourir. » « Non, non, reprend à nouveau le vieux grand-père, je ne mourrai pas. » « Mais c'est Dieu qui décide de l'heure de notre mort; nous n'y pouvons rien. » « Je sais tout cela, mon bon monsieur, mais écoutez-moi bien. » Montrant alors fièrement son chapelet : « Je le récite tous les jours depuis très longtemps et la sainte

Vierge m'a promis que je ne mourrais pas avant d'avoir vu un prêtre... » Touché d'une telle foi, le visiteur ouvre alors son anorak en peau de caribou et laisse voir sa croix d'Oblat. « Eh bien mon ami, votre confiance est récompensée. Je suis un prêtre. C'est sûrement la sainte Vierge qui m'envoie près de vous. Elle a permis que je perde mon chemin pour vous trouver ici. » Il lui administre alors les derniers sacrements et, aux premières heures du jour de Noël, Jean, le vieil Amérindien, mourait doucement en murmurant avec le missionnaire et tous les siens : « Sainte Marie, priez pour nous, maintenant... et à l'heure de notre mort. »

Quel bel évêque dans les glaces !

Louis Veillot dira un jour à des Oblats, à la suite d'une entrevue avec Mgr Vital Grandin : « Quel bel évêque vous avez dans les glaces ! » Cinquante ans missionnaire dans le Grand Nord canadien, les mérites de cet homme de Dieu sont reconnus et nous attendons le jour où il sera proclamé le premier saint de l'Église de l'Ouest canadien. Ses voyages en raquettes et en canot d'écorce accumulent une distance égale à sept fois le tour de la terre. Ces courses apostoliques, il les fit comme saint Paul, au milieu de dangers de toutes sortes, souffrant de la faim, du froid, des moustiques, de la fatigue et des poux. La nuit terrible du 15 décembre 1863 qu'il passa en compagnie d'un jeune métis, sur le Grand lac des Esclaves, en est la preuve. Le jeune évêque allait célébrer Noël à Fort Résolution, à deux cents kilomètres de Fort Providence. En temps normal, avec un bon traîneau à chiens, il fallait compter quatre ou cinq jours. « C'est un saut de chat », affirme Monseigneur, comme pour rassurer son jeune compagnon de quatorze ans. Les voilà donc partis. Les chiens sont vigoureux et le froid intense. Les jours passent et tout va bien. La mission est en vue; encore quelques efforts... en avant! Soudainement, le soleil s'assombrit, les nuages s'accumulent et la tempête s'élève. En un rien de temps, les pauvres voyageurs sont pris dans le tourbillon d'une poudre effroyable qui leur fait perdre toute orientation. « Nous avons marché encore plusieurs heures, écrira par la suite Mgr Grandin, avons crié de toutes nos forces, mais seule la tempête nous répondait. Nous étions sur la glace vive et le vent balayait la neige à mesure qu'elle tombait. Protégés tant bien que mal par notre traîneau et nos chiens, mon petit garçon assis sur

moi et appuyé contre moi, nous nous sommes préparés à la mort. Le froid nous gagnait et il fallut nous relever et marcher, enroulés dans notre couverture, comme pour fuir la mort. Puis, un peu plus tard, nous apercevons deux traîneaux. Nous crions de toutes nos forces. C'étaient le père et l'oncle de mon compagnon à notre recherche. Nous n'étions qu'à un quart d'heure de distance de la mission. » L'année suivante, Mgr Grandin se rendit à Rome pour sa visite au Pape. Pie IX se fit donner des détails sur les fatigues de ses tournées apostoliques, sur la pauvreté et la solitude des missionnaires du Grand Nord. À la demande de Mgr Grandin de pouvoir garder le saint sacrement sans lampe allumée, puisque la mission n'avait pas les moyens de payer l'huile à cet effet, le Pape répondit : « Gardez le Sauveur ! Oui, gardez-le. Vous en avez un tel besoin, vous et vos missionnaires. Gardez-le, sans lampe allumée. »

On l'appellera « Grouard »

Une petite localité du nord de l'Alberta a pour nom « Grouard », autrefois Petit-Lac-des-Esclaves. Les Canadiens français, majoritaires dans cette région, voulurent changer ce nom qui n'avait rien pour stimuler leur fierté. Vers 1909, le Père Constant Falher, suggéra de donner à cette mission le nom de Grouard, en l'honneur de Mgr Émile Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska. Les Canadiens français abondèrent dans ce sens. Les Métis, par contre, malgré leur vive affection pour leur « Grand Priant », ne semblaient pas très enchantés de cette proposition. Un nom difficile à prononcer. Quant aux Anglais Protestants de la place, ils auraient préféré un nom à consonance anglaise mais, espérant gagner à leur cause les Cris, ils proposèrent un nom plein de douceur : « Mionouk », qui signifie beau site. Un résidant de la place, devenu Jésuite plus tard, a relaté la tumultueuse assemblée tenue à ce sujet. On allait voter. Une cabale soutenue fit monter rapidement l'intérêt à son comble. Quelques Métis s'imaginèrent même que Mgr Grouard se présentait comme député contre Mionouk...

« Arrive le soir du vote. On voit se lever un jeune Métis : « Mgr Grouard m'a enseigné le catéchisme et mes prières et m'a appris à lire. Voilà cinquante ans qu'il est parmi nous et qu'il travaille à nous instruire. Mionouk, lui, qu'a-t-il fait pour nous ? » Un autre ajoute : « Si je sais quelque chose dans les livres, c'est grâce à

Mgr Grouard. Donc je vote pour lui.» Le nom de Grouard semble avoir les préférences. Cependant, le président de l'assemblée, à la fois bon citoyen et excellent orateur en anglais et en Cri, est en faveur de Mionouk. La tension monte. Les esprits s'échauffent. Se voyant perdus, les opposants cherchent à empêcher le vote en demandant de garder l'ancien nom de Lesser Slaves Lake. La discussion dure jusqu'à deux heures du matin. Enfin, arrive le temps de voter. Tous les Catholiques, sauf un, votent pour Grouard. « Nous avons encore du sang français dans les veines », de lancer un Canadien français. Un autre, pleurant de rage, répond : « Je ne veux pas rester dans une place qui porte le nom d'un évêque catholique. » Le forgeron de Grouard ne peut retenir son enthousiasme : « Ne serait-ce que pour l'assemblée de ce soir, dit-il, je suis content d'être venu dans le Nord. » Mgr Grouard, lui, dut accepter le fait accompli : « Cela s'est fait à mon insu, écrit-il dans ses Souvenirs; je suis parfaitement innocent de toute prétention de ce côté. » En effet, après ses noces d'or, il était parti visiter le lac Esturgeon. À son retour, une semaine plus tard, le tour était joué : sa ville épiscopale avait changé de nom. On l'appelait Grouard.

Un Oblat Président

Le Père Albert Lacombe, o.m.i., (1827-1916), est devenu, au Canada surtout, un personnage de légende. Pendant plus de soixante-cinq ans il exerça, avec un dévouement extraordinaire, son ministère sacerdotal parmi les Amérindiens et les Métis des prairies. Ces derniers ont su l'apprécier à sa juste valeur. Ils furent vite conquis par sa grande bonté et l'intérêt qu'il leur portait. Lorsque, suivant leur coutume, il s'est agi de lui donner un nom, les Pieds-Noirs l'appellèrent Arsous-Kitsi-Parti, ce qui signifiait pour eux : « L'homme au bon cœur ». Le Père Lacombe a consacré le meilleur de ses énergies à l'évangélisation des tribus amérindiennes disséminées depuis la Rivière-Rouge jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Au cours de ses nombreux voyages, il fume le calumet de la paix avec ces enfants des bois. Il leur apprend à prier, il soigne leurs malades et se fait leur protecteur auprès des visages pâles, envahisseurs de leur territoire. À cet apostolat, il ajoute une action civilisatrice importante. En quelques années, il devient l'un des hommes les plus influents de l'Ouest. Il est mêlé aux grands événements de l'époque (1849-1916) : développement de l'Église, construction du che-

min de fer, soulèvement de Riel, signature de traités, colonisation de l'Ouest, etc. C'est grâce à son ascendant sur les Pieds-Noirs si le Canadien Pacifique a pu mener à bonne fin son projet de chemin de fer dans les prairies. Il sut pacifier ces fiers Amérindiens, mécontents de voir le « cheval de fer » traverser leur territoire de chasse sans tenir compte des traités passés antérieurement avec le gouvernement canadien. À propos de cette intervention pacifique, les autorités de la Compagnie ont su reconnaître les mérites du Père Lacombe, comme le souligne l'anecdote suivante racontée par le Père Paul-Émile Breton, o.m.i., dans son livre *Le Grand Chef des Prairies* (1954, p. 162-163).

Un jour, le Père Lacombe reçoit une dépêche du président Stephen : « Je vous invite à venir dîner avec moi, demain, dans mon wagon, à Calgary. » L'Oblat ne pouvait refuser; il se rend avec empressement à ce banquet d'inauguration du chemin de fer. Autour de la table, ont pris place les invités d'honneur et les « gros bonnets » de la Compagnie : M. Stephen, M. Donald Smith, William Van Horne, R.B. Angus et bien d'autres. Les rires, les bons mots, les évocations du passé jaillissent de toutes parts. Mais imagine-t-on un banquet sans discours ? M. Stephen se lève. Après un court rappel de l'histoire du Canadien Pacifique, de son esprit, de ses récents progrès, il hésite un moment et sa voix se faisant plus grave : « Messieurs, dit-il à ses collègues, j'ai le regret de vous offrir ma démission comme président de notre Compagnie. » Geste pour le moins étonnant. Pourquoi ?... Que s'est-il donc passé ? Les directeurs se regardent, s'interrogent. Non, ils ne sont nullement surpris. On peut même découvrir chez certains un air de contentement. À son tour, l'un d'eux, M. Angus, prend la parole : « Messieurs, dit-il, nous avons parmi nous un homme qui a rendu de grands services à notre Compagnie, à la Rivière-Rouge d'abord et, encore tout dernièrement, ici, dans ce vaste pays des Pieds-Noirs. C'est grâce à son influence que nous avons pu poursuivre en paix notre entreprise. Je propose donc qu'en remplacement de M. Stephen, le Père Lacombe soit élu président du «Canadien Pacifique », pour la journée. » Ces mots à peine lâchés, les applaudissements et les bravos des directeurs firent au missionnaire une joyeuse ovation. Surpris, touché par cette délicatesse, l'humble religieux sent sa gorge se serrer. D'un geste machinal, sa main se crispe autour

de sa croix d'Oblat. Il hésite... « Messieurs, dit-il, surmontant enfin son émotion, je vous remercie. Que pourrais-je ajouter ? » Puis, se tournant vers M. Stephen : « Quant à vous, dit-il finement, je vous nomme à ma place, curé de la nouvelle paroisse de Calgary. » « Pauvres paroissiens de Calgary, fit l'ex-président, que je vous plains ! »

Le président d'un jour, usant de son privilège, s'octroya sur le champ et à perpétuité un laissez-passer du Canadien Pacifique. Toute sa vie, le missionnaire voyagea aux frais de la Compagnie. Son laissez-passer, libellé « Father Lacombe and Assistant », devint légendaire. Un jour, paraît-il, le contrôleur du train découvre le fameux billet entre les mains de deux religieuses : « Mes sœurs, dit-il en plaisantant, j'aimerais bien savoir laquelle de vous deux est le Père Lacombe ? »

Frère Antoine et ses pourceaux dociles !

Lorsque le Frère Antoine Kowalczyk arriva à Saint-Paul-des-Métis, en 1897, cette petite localité de l'Alberta venait à peine de naître. Elle comptait tout au plus une cinquantaine de familles. Le « Forgeron de Dieu », comme l'a si bien appelé le Père Paul-Émile Breton, n'avait rien d'un missionnaire robuste. Petit de taille, timide et gêné, ce Frère polonais parlait difficilement le français et, surtout, il était manchot. L'année précédente, alors qu'il travaillait dans une scierie, au lac La Biche, la courroie du moulin lui avait happé le bras droit et broyé tous les os de la main. Pour éviter le pire, on dut lui amputer l'avant-bras. Au plan moral et religieux, cependant, l'acquisition du Frère Antoine était précieuse pour cette jeune colonie de Métis. Déjà sa réputation de sainteté l'avait précédé. On lui avait donné le surnom de « Frère Avé », car il avait l'habitude, avant d'entreprendre une tâche difficile, de s'agenouiller et de réciter un Avé pour obtenir du succès. À maintes reprises, on l'avait vu opérer des choses extraordinaires.

Malgré sa malheureuse infirmité, le petit Frère Oblat se mit résolument à la tâche. Durant une dizaine d'années il se fait le serviteur des Cris et des Métis de la région. Ingénieur, mécanicien, jardinier, forgeron, il vient en aide à tous et à chacun. Grâce à son travail ingénieux, la mission progresse. Bientôt arrivent les Sœurs de l'Assomption qui ouvrent un pensionnat-école pour une centaine d'enfants. Le Père Adéodat

Thérien, en qualité de supérieur, se croit responsable de ces nouveaux venus. Pour leur procurer une nourriture abondante et à bon marché, il décide d'élever des porcs. Le porcher est déjà tout trouvé : ce sera l'humble Frère Antoine. Notre Frère manchot accepte de bonne grâce ces nouveaux pensionnaires. Si nécessaire, il prendra sur ses heures de sommeil pour s'occuper de la porcherie. Le supérieur compte aussi sur la ferme pour compléter l'alimentation de ses quadrupèdes gloutons. Malheureusement, la grêle détruit une partie des semences. L'été avance et il ne reste plus de grain pour les pourceaux. Les pauvres bêtes vivent tant bien que mal. Il y a bien un champ de navets, excellente nourriture pour animaux qui serait prête à être mangée. Mais pour l'atteindre, il faut passer à travers un champ d'avoine qui n'est pas assez mûre pour être coupée. Que faire ? Attendre, ce serait condamner les pourceaux à mourir de famine. Les lâcher dans le champ de navets ? Oui, mais comment y arriver sans détruire la récolte d'avoine ?

Après mûre réflexion, le Père Thérien décide de prendre le risque. Il fait venir le Frère Antoine et lui donne l'ordre de conduire les cochons vers le champ de navets. « Prenez garde, ajoute-t-il, je n'entends pas que vos animaux s'arrêtent en chemin pour toucher à l'avoine. » « Mais, mon Père, c'est impossible. » « Impossible ? Ce mot n'est pas français. Allez ! » « Très bien, mon Père, si vous voulez, c'est moi mener les cochons. » Le Frère se rend donc à la porcherie. Avant d'y entrer, il se met à genoux et récite son Avé. Il se lève, ouvre la barrière : « Kiou, Kiou, Kiou ! Suivez-moi, venez manger. » Les pourceaux se précipitent hors de l'enclos. Ils sont environ cent cinquante qui trottent vers le champ d'avoine presque mûre. « Kiou, Kiou ! Je vous défends de toucher à cette avoine. Allons, c'est plus loin qu'il faut aller ; suivez-moi. »

Alors le supérieur, les Sœurs et les Métis, qui de loin regardent ce défilé de gorettes affamées, sont témoins d'un spectacle quasi miraculeux. Le Frère Antoine s'engage dans l'étroit sentier, entre deux rangées d'avoine. Un moment, les pourceaux hésitent, paraissent se consulter. Puis, à la queue leu leu, se remettent à suivre docilement leur maître. Ils ne touchent même pas à une tige d'avoine. Tous, ils aboutissent dans le champ de navets où ils prennent plaisir à s'empiffrer comme des c...!